

LE PASSÉ

Les récents progrès de la génétique ont suscité la crainte d'une résurgence de l'eugénisme. Pourtant, lorsqu'on évoque cette éventualité, les biologistes se récrient et déclinent toute responsabilité : l'eugénisme serait le fait d'idéologues pervers, il n'aurait rien à voir avec la science ; indéniablement, celle-ci en fournit la possibilité technique, mais, pas plus que le coutelier qui a forgé l'arme de l'assassin, elle n'a à répondre de son utilisation. Voilà un joli sophisme et une singulière amnésie : l'eugénisme est lié à la naissance de la biologie moderne, spécialement au darwinisme ; les scientifiques n'ont pas été pour rien dans son développement au début du siècle, et ils ne sont pas tout à fait innocents de sa réapparition.

Certes, il y eut des préoccupations eugénistes quasiment à toutes les époques et dans toutes les civilisations (et cela dès l'Antiquité, à Sparte ou dans La République de Platon) ; mais elles sont restées anecdotiques, de simples élucubrations sans portée¹. C'est seulement quand la biologie moderne l'a faite sienne, que l'idée s'est répandue et a donné lieu à un discours scientifico-politique construit. Jusqu'à 1860, les textes eugénistes sont assez rares et, surtout, marginaux (le mot « eugénisme » n'existe d'ailleurs pas encore) ; ils sont le fait d'idéologues. Entre 1860 et 1945, ces textes sont innombrables, et ils sont souvent dus à des biologistes soucieux d'améliorer l'espèce humaine ou d'enrayer sa dégénérescence.

A la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, on dégénérait beaucoup ; c'était la mode, dans les cabinets médicaux comme dans les salons. On dégénérait par maladie (tuberculose, syphilis, malaria, etc.), ou bien par intoxication (éthylisme mondain et alcoolisme prolétarien, abus d'opium ou d'autres drogues). On dégénérait aussi par consanguinité (les familles royales donnaient l'exemple avec leurs hémophiles), ou bien par métissage (la colonisation avait multiplié les contacts avec les Noirs et les Jaunes ; l'art nègre allait arriver, bientôt suivi par l'art « dégénéré »). On dégénérait à cause du déclin de la civilisation (les bonnes manières se perdaient avec l'avancée de l'industrialisation et du prolétariat) ou par excès de civilisation (les préciosités d'Oscar Wilde, les évanescences du symbolisme ou les arabesques de l'art nouveau, tout dénonçait une culture s'exténuant dans un raffinement morbide). Bref, on dégénérait pour une raison ou une autre, mais en tout cas on dégénérait.

Simultanément, dans les mêmes cabinets médicaux et dans les mêmes salons, l'humanité progressait à pas de géant. Partout on célébrait la science. La médecine venait d'être révolutionnée par Pasteur ; les maladies reculaient devant les vaccinations, l'hygiène et l'asepsie, en attendant les premiers antibiotiques. La mécanisation triomphait, les machines tournaient, l'industrie produisait, les automobiles commençaient à rouler, et les avions à voler. L'électricité éclairait le monde, le radium l'irradiait, l'uranium bientôt l'illuminerait. Face à la dégénérescence généralisée (de la santé, des mœurs, de la politique et de l'art), la science et la technique se dressaient, derniers remparts de l'humanité et de la civilisation.

Voilà le contexte dans lequel diverses doctrines « biologico-politico-sociales » voient le jour : le darwinisme social, l'eugénisme négatif et l'eugénisme positif. [...]

Autrement dit, dans une dialectique subtile, les progrès de la civilisation et de la médecine, en protégeant les faibles et en leur permettant de se reproduire, entraînaient la dégénérescence de l'humanité. Le progrès s'annihilait lui-même. Mais, dans une dialectique encore plus subtile, la science, grâce à l'eugénisme, allait contrer ce risque qu'elle avait engendré. Pour paraphraser une formule célèbre et à peu près contemporaine, l'eugénisme, c'était la loi de la jungle plus l'électricité.

1 LES ECRITS

L'eugénisme avons-nous dit, est historiquement lié à la théorie darwinienne. Aussitôt après la publication de *L'Origine des espèces* de Darwin (1859), a fleuri l'idée que, puisqu'elle était soumise aux lois de l'évolution biologique, il fallait veiller au devenir de l'espèce humaine ; l'orienter dans les voies du progrès, en s'inspirant des méthodes utilisées par les éleveurs pour le bétail. L'ouvrage de Darwin ne parle pas de l'homme, il est cependant très ambigu et ses références à Malthus suggéraient les extensions qui en ont été faites. [...]

Les textes de celui-ci sont en général moins abrupts. En tout cas, il n'a jamais fait de militantisme eugéniste. Il attendit 1871 pour parler de l'homme ; il reprit alors, sur un mode mineur, le couplet de l'espèce humaine dégénérant faute de sélection naturelle, et hasarda quelques remarques incidentes de ce genre, sans jamais les développer et sans en faire un système de pensée : « Chez les sauvages, les individus faibles de corps ou d'esprit sont promptement éliminés et les survivants se font ordinairement remarquer par leur vigoureux état de santé. Quant à nous, hommes civilisés, nous faisons, au contraire, tous nos efforts pour arrêter la marche de l'élimination ; nous construisons des hôpitaux pour les idiots, les infirmes et les malades ; nous faisons des lois pour venir en aide aux indigents ; nos médecins déploient toute leur science pour prolonger autant que possible

¹ Pour une rétrospective, voir Henri-Jean Marchand, *L'Évolution de l'idée eugénique*, Thèse de Médecine, Bordeaux, 1933.

la vie de chacun. [...] Les membres débiles des sociétés civilisées peuvent donc se reproduire indéfiniment. Or, quiconque s'est occupé de la reproduction des animaux domestiques sait, à n'en pas douter, combien cette perpétuation des êtres débiles doit être nuisible à la race humaine. » - « Tous ceux qui ne peuvent éviter une abjecte pauvreté pour leurs enfants devraient éviter de se marier, car la pauvreté est non seulement un grand mal, mais elle tend à s'accroître en entraînant à l'insouciance dans le mariage. D'autre part, comme l'a fait remarquer M. Galton, si les gens prudents évitent le mariage, pendant que les insoucians se marient, les individus inférieurs de la société tendent à supplanter les individus supérieurs² ».

On reconnaît l'influence de Malthus, et sa hantise de la prolifération des pauvres qui, dans la plus totale insouciance, passer tout leur temps à se reproduire pendant que les classes supérieures s'appliquent au labeur, à la prudence et à la chasteté. Le « M. Galton » auquel il est fait allusion, est Francis Galton (1822-1911), le cousin de Darwin, et l'un de ses premiers partisans. C'est le créateur de la biométrie, discipline qui applique les méthodes statistiques à la biologie et spécialement à l'étude de l'hérédité. Il est à l'origine de doctrines racistes sous-tendues par une théorie génétique appelée « hérédité ancestrale » (une sorte de loi du sang – la « redécouverte » des lois de Mendel l'invalidera en 1900). [...]

Enfin, et surtout, Galton fut l'organisateur du militantisme eugéniste en Angleterre, d'où le mouvement s'étendit au monde entier. C'est d'ailleurs lui qui inventa, en 1883, le mot « eugénique » (en anglais : *eugenics*, du grec *eugénès*, qui signifie « bien né »), pour remplacer l'expression de « viriculture » (du latin *vir*, homme, et *cultura*, culture) qu'il utilisait auparavant, et qui sentait un peu trop les comices agricoles et le taureau de concours³.

Voici le début de son ouvrage, *Hereditary Genius* (1869) : « Je me propose de montrer dans ce livre que les capacités naturelles de l'homme sont héréditaires, exactement dans les mêmes limites que le sont la forme et les caractères physiques chez tous les organismes. Par conséquent, comme il est facile, en dépit de ces limites, d'obtenir par une sélection soignée une race stable de chiens ou de chevaux doués d'aptitudes particulières à la course [...], il serait tout à fait possible de produire une race humaine surdouée par des mariages judicieux pendant plusieurs générations consécutives. Je montrerai que des actes sociaux très ordinaires, dont les effets sont peu soupçonnés, travaillent constamment à la dégradation de la nature humaine, et que d'autres travaillent à son amélioration⁴ ».

Francis Galton est bien connu comme eugéniste militant, aussi évite-t-on de lui accorder une place dans l'histoire de la biologie. On l'y traite un peu en paria. C'est oublier que sa biométrie fut la discipline de pointe du darwinisme à la fin du XX^e siècle, et qu'elle élaborait les méthodes statistiques qui furent ensuite utilisées en génétique des populations [...]

August Weismann (1834-1914) est l'un des fondateurs de la génétique moderne, celui qui en a forgé les concepts essentiels. À la fin de sa vie, il faisait parti du comité d'honneur de la Société allemande d'hygiène raciale, fondée en 1905 par Alfred Ploetz et destinée à promouvoir la qualité de la race blanche. Dans ses textes scientifiques, Weismann n'a pas vraiment milité pour l'eugénisme ; il s'est contenté de reprendre le thème de la dégénérescence de l'humanité sous l'effet de la civilisation, et l'a justifié par sa théorie de la *panmixie*, qui fait de la sélection naturelle la clé de l'évolution biologique⁵. Selon cette théorie (qui sous-estime la complexité du problème, et qui sera très affaiblie par la loi de Hardy-Weinberg en 1908), l'absence de sélection naturelle entraîne la multiplication de tares diverses, et donc la dégénérescence de l'espèce. Weismann en a donné quelques exemples chez l'homme (entre autres, la diminution de l'acuité visuelle et celle des facultés intellectuelles). Pour ce qui nous intéresse ici, l'importance de la génétique weismannienne tient à ce qu'elle a éliminé de la biologie l'hérédité des caractères acquis, supprimant ainsi tout espoir d'améliorer l'espèce par l'amélioration du milieu (alimentation, éducation, etc.). La sélection restait la seule voie de progrès possible ; ce qui fut repris et développé dans une perspective eugéniste (par K. Pearson notamment).

Weismann a aussi commis une très étrange explication de la mort. Celle-ci ne serait pas la conséquence de l'altération du corps, mais une fonction biologique, apparue au cours de l'évolution et conservée par la sélection, car elle a l'avantage d'éliminer les individus qui, usés par l'âge, -ne sont plus « aptes à remplir la destinée de l'espèce⁶ 7 ». Voilà une « aptitude » et une « destinée de l'espèce » qu'il serait intéressant de comparer à la thèse galtonienne (et raciste) de l'hérédité ancestrale, voire à certaines conceptions sociobiologiques d'aujourd'hui (d'une manière générale, toutes les déviations qu'a connues le darwinisme, même les pires, se trouvaient déjà à l'état latent chez ses pères fondateurs).

² Ch. Darwin, *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (1871), traduction de la 2e édition par Ed. Barbier, reproduite en fac-similé par les Éditions Complexe, Bruxelles, 1981, p. 144-145 et 677.

³ Le mot « génétique » a été formé une vingtaine d'années plus tard, à partir du mot « gène » que W. Johannsen créa en s'inspirant des « pangènes » de H. De Vries (eux-mêmes provenant de la « pangenèse » par laquelle Darwin expliquait l'hérédité). En ce qui concerne la dénomination, l'eugénique a donc précédé la génétique. Pour la période qui nous intéresse, elle l'a également précédée en esprit : l'eugénique, la science des bonnes naissances, a été la première forme de la génétique moderne, la science de l'hérédité.

⁴ F. Galton, *Hereditary Genius, An Inquiry into its Laws and Consequences*, Macmillan and Co., London, 1869; cité d'après l'édition de 1914, p. 1 et 2.

⁵ A. Weismann, *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, trad. H. de Varigny, Reinwald, Paris, 1892, p. 400 et suivantes.

⁶ A. Weismann, *op. cit.*, p. 21.

À la même époque, en France, le darwinisme, difficilement accepté par les biologistes, sert de caution scientifique à diverses thèses sociales. Voici quelques extraits de l'ouvrage de Georges Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales* (1896) ; il ne s'agit pas d'un texte de propagande, mais d'un cours professé à l'université de Montpellier en 1888-89 : « La théorie de l'eugénisme et du progrès de l'humanité par l'emploi de la sélection raisonnée est une application directe de l'hérédité. [...] Que la question soit surtout aryenne est une vérité d'évidence pour quiconque est fixé sur la provenance anthropologique des hommes d'une organisation complète et d'un mérite éminent. Les Aryens, leurs sous-races et leurs métis fournissent seuls et par privilège les esprits de type supérieur⁷ ».

Vacher de Lapouge (1854-1936) était anthropologue et sociologue. Ses idées politiques sont sans ambiguïté, et assez banales, chez les eugénistes (Pearson avait à peu près les mêmes) ; leur origine est très claire : « C'est la science qui nous donnera, - combien différentes de celles d'autrefois ! - la religion nouvelle, la morale nouvelle, et la politique nouvelle. [...] Des dogmes longtemps discutés le débat se transporte aujourd'hui sur le terrain éthique, toujours regardé comme intangible, et le vingtième siècle verra entre la morale scientifique et les morales religieuses, entre la politique sélectionniste et les autres une plus formidable bataille que celles de la Réforme et de la Révolution. [...] Et la politique elle-même est touchée, car à la formule célèbre qui résume le christianisme laïcisé de la Révolution : Liberté, Égalité, Fraternité, - nous répondrons : Déterminisme, Inégalité, Sélection!⁸ ». [...] Pour ce qui concerne cette période, j'éviterai les théoriciens allemands du nazisme. [...]

Charles Richet (1850-1935), prix Nobel de médecine en 1913, faisait partie de la Société française d'eugénique, et militait pour l'amélioration de l'espèce humaine par la sélection. Voici ce qu'il écrivait en 1914 (et qui fut publié en 1919) : « [...] Laissons la sélection naturelle, et ayons le courage de faire une sélection sociale, plus rapide, plus efficace que la sélection naturelle. De même que l'homme a pu perfectionner des espèces animales, de même il pourra, s'il veut s'en donner la peine, perfectionner sa propre espèce. [...] Lorsqu'il s'agira de la race jaune, et, à plus forte raison, de la race noire, pour conserver, et surtout pour augmenter notre puissance mentale, il faudra pratiquer non plus la sélection individuelle, comme avec nos frères les blancs, mais la sélection spécifique, en écartant résolument tout mélange avec les races inférieures. [...] Après l'élimination des races inférieures, le premier pas dans la voie de la sélection, c'est l'élimination des anormaux. [...] La sélection ne sera efficace que si elle est sévère ; et la sévérité, c'est l'élimination des mauvais. Or les mauvais ne vont pas disparaître de leur plein gré : il faudra donc une autorité pour les éliminer de la société humaine⁹ ». Faut-il commenter ce genre de propos, inspirés de Galton et Pearson ? Aujourd'hui, un tel livre conduirait Richet devant la justice.

Dès 1926, Jean Rostand a soutenu des idées eugénistes, de manière plus humaniste que Richet, et au nom du progrès [...].

On a récemment découvert (!?) que *L'Homme, cet inconnu* (1935) d'Alexis Carrel, prix Nobel de médecine en 1912, contenait des idées eugénistes [...]

La « redécouverte » des idées eugénistes de Carrel tient beaucoup à ce que celui-ci fut vichyste pendant la dernière guerre (il était donc « naturel » qu'il eût des idées de ce genre). [...]

Carrel était tout à fait dans la norme des années 30 sur cette question. À la même époque, mais en Angleterre, Ronald A Fisher, qui a donné son nom à un théorème de la génétique des populations, se préoccupait de la raréfaction des élites pour cause de fertilité insuffisante, et expliquait le déclin des civilisations antiques par la dégénérescence et la disparition de leurs classes supérieures¹⁰.

Hermann Müller écrivit en 1935 un ouvrage - *Hors de la nuit, vues d'un biologiste sur l'avenir* - dont il faudrait citer tout le dernier chapitre. En voici un court extrait, qui est loin d'être le plus fantastique, et que je choisis uniquement parce qu'il est bref et compréhensible hors de son contexte : « Ainsi, en contrôlant le développement, la gemellité, la taille, etc., de l'embryon, la durée et les autres conditions de la grossesse et du travail, on déterminerait des changements considérables dans nos méthodes et dans nos habitudes relatives à la production des enfants, - ce qui permettrait d'en mieux contrôler le choix, en attendant que se réalise la condition idéale de l'ectogénèse complète, où le développement de l'œuf s'effectuerait entièrement en dehors de la mère¹¹ ». [...]

Contrairement aux apparences, Müller n'était ni un nazi ni un savant fou. Il était américain (d'origine juive allemande), et il reçut le prix Nobel de médecine en 1946 pour ses travaux de génétique. Il était communiste et, à l'époque où il écrivait ce livre, il travaillait en URSS, espérant que Staline réaliserait ses

⁷ G. Vacher de Lapouge, *Les Sélections sociales*, 1896; cit d'après Y. Conry, *L'introduction du darwinisme en France*, Vrin, Paris, 1974, p. 245-246.

⁸ G. Vacher de Lapouge, Préface à sa traduction d'E. Haeckel, *Le Monisme, lien entre la religion et la science*, Schleicher, Paris, 1897, p. 1 et 2. On comprend, à lire Vacher de Lapouge, pourquoi les néo-lamarckiens français de l'époque ont vanté l'attachement de Lamarck aux idées républicaines.

⁹ Ch. Richet, *La Sélection humaine*, Alcan, Paris, 1919, *passim*.

¹⁰ R. A. Fisher, *The Social Selection of Human Fertility*, Clarendon Press, Oxford, 1932; *The Genetical Theory of Natural Selection*, Clarendon Press, Oxford, 1938.

¹¹ H. J. Müller, *Hors de la nuit, vues d'un biologiste sur l'avenir* (1935), trad. J. Rostand, Gallimard, Paris, 1938, p. 159-160.

projets eugénistes¹². [...] Dans son ouvrage, il critique le nazisme, le racisme et les lois eugénistes allemandes (datant de 1934 et fondées sur un eugénisme négatif), mais c'est pour proposer son propre programme eugéniste qui est, lui, essentiellement positif (la reproduction réservée aux éléments « supérieurs » de la population) et qui s'accompagne de tout un dispositif digne du Meilleur des mondes d'Aldous Huxley¹³.

Malgré le (ou à cause du) succès international de son livre Müller se heurta à Lyssenko¹⁴, qui commençait à régner sur la génétique russe et qui était hostile à l'eugénisme. Sous prétexte d'aller organiser le service de santé des républicains espagnols, il quitta l'URSS en avril 1937, au moment où la presse soviétique attaquait la génétique occidentale, l'accusant de « déviations fascistes » et de se « convertir en domestique des services de Goebbels »¹⁵. Il jugea plus prudent de rester en Espagne, puis de passer en Angleterre en 1938 ; peu avant la guerre, il regagna les États-Unis, où il défendit, jusqu'à la fin de sa vie, en 1967, les idées eugénistes. [...]

Julian Huxley, le premier directeur de l'UNESCO (de 1946 à 1948), fut un grand biologiste, humaniste et social-démocrate. Nul n'en doute ; mais fallait-il vraiment qu'il publie en 1941 un ouvrage où l'on peut lire : « Une fois pleinement saisies les conséquences qu'implique la biologie évolutionnelle, l'eugénique deviendra inévitablement une partie intégrante de la religion de l'avenir. [...] Elle n'est pas simplement un exutoire sain à l'altruisme humain, mais bien, parmi tous les exutoires à l'altruisme, celui qui est le plus général et présente la plus longue portée. [...] Grâce au génie de Darwin et de son cousin Galton, la notion de perfectionnement évolutionnel par la sélection a fourni à l'eugénique une base scientifique solide, et, au cours des années récentes, on a obtenu des progrès marqués dans l'application, à l'espèce humaine, des découvertes triomphales de la génétique moderne¹⁶ ». [...]

Pour ce qui concerne l'altruisme invoqué par Huxley, on notera que l'exposé officiel des motifs de la loi eugénique allemande qualifie celle-ci « d'acte d'amour du prochain et de prévoyance pour la génération future ». On retrouve la même douceur de sentiment et la même suavité d'expression chez un théoricien nazi de l'eugénisme Otmar von Verschuer (dont les penchants altruistes furent couronnés par la carrière à Auschwitz de son plus célèbre disciple, le docteur Mengele) : « L'eugénique n'exige nullement une limitation de l'œuvre de bonté vis-à-vis du malade, même si elle est dans l'obligation de réclamer de ceux qui sont gravement touchés héréditairement de grands témoignages de renoncement¹⁷ ».

Il est vrai que, dans son ouvrage, Huxley insiste beaucoup sur le rôle du milieu et sur la nécessité d'accompagner l'eugénisme par des réformes sociales. Il critique aussi le nationalisme, le nazisme et le racisme ; il laisse malheureusement échapper la phrase suivante : « L'existence de différences génétiques marquées dans les caractères physiques [...] rend probable, à première vue, qu'il existe également des différences dans l'intelligence et le tempérament. Par exemple, je considère comme absolument probable que les nègres authentiques ont une intelligence moyenne légèrement inférieure à celle des Blancs ou des Jaunes¹⁸ ». Cet ouvrage fut traduit en français en 1947, c'est-à-dire à l'époque où Huxley dirigeait l'UNESCO. Si, aujourd'hui le directeur de l'UNESCO parlait de nègres authentiques ayant une intelligence héréditairement inférieure, il ferait scandale. Les pays africains, les organisations de défense des droits de l'homme, la presse, etc., demanderaient sa démission. Apparemment, personne n'a été choqué en 1947.

Bien sûr, ce sont des citations isolées, et elles caricaturent la pensée de J. Huxley qui était sans aucun doute un honnête homme. Il n'en reste pas moins vrai que ses différents livres - *Essais d'un biologiste* ; *L'Homme, cet être unique* ; *Evolutionary Ethics* ; etc. sont tous, plus ou moins explicitement imprégnés d'un eugénisme qui contredit l'humanisme social-démocrate de leur auteur. Ces ouvrages, avec leur mélange de scientisme, de bons sentiments et de légère hypocrisie, ressemblent beaucoup à l'actuel discours des biologistes, qui manifestement vont y puiser leurs idées (éthique évolutionniste, éloge de la diversité,

¹² E. A. Carlson, Article. « H. Müller » in *Dictionary of Scientific Biography* (ed. Ch. C. Gillispie), Scribner and Sons, New York, 1.974, t. IX, p. 564-565.

¹³ *Le Meilleur des mondes* date de 1932 ; c'est une charge contre les idées à la mode. Aldous Huxley était, comme Julian Huxley dont nous parlerons un peu plus loin, le petit-fils de Thomas Huxley, célèbre biologiste de la fin du XIXe siècle, plus que Darwin, au point de se prétendre le « bouledogue » de celui-ci. Ce n'est sans doute pas un hasard ; ce n'était pas non plus une fatalité, et Aldous, le romancier, a eu plus d'esprit critique que Julian, le scientifique (il en eut aussi plus que d'autres écrivains qui, comme H. G. Wells et G. B. Shaw, applaudirent Galton).

¹⁴ Si le lyssenkisme est une supercherie scientifique, la manière dont il est généralement présenté est, elle, une supercherie historique. Notamment pour ce qui concerne la supposée référence à Lamarck. En réalité, en attaquant le darwinisme, Lyssenko préconisait un retour à Darwin. Car, on l'a un peu oublié aujourd'hui, le darwinisme s'est souvent constitué contre Darwin. [...]

¹⁵ Cité par J. Medvedev dans *Grandeur et Chute de Lyssenko*, trad. P. Martory, Gallimard, Paris, 1971, p. 81. La présentation que fait Medvedev de ces événements est biaisée dans la mesure où il ne parle pas du projet eugéniste de Müller, si bien que, page 63, il a beaucoup de mal à expliquer pourquoi celui-ci, qui ne devait rester que trois mois en Espagne, ne revint jamais en URSS. E. A. Carlson, dans son article « H. Müller » du *Dictionary of Scientific Biography*, écrit de manière beaucoup plus directe, que Müller quitta l'URSS à cause de Lyssenko.

¹⁶ J. Huxley, *L'Homme, cet être unique* (1941), trad. J. Castier, La Presse française et étrangère, Paris, 1947 ; La Baconnière, Boudry-Neuchâtel (Suisse), p. 52-53. Le chapitre d'où sont tirées ces citations avait été publié antérieurement dans *The Eugenic Review*.

¹⁷ O. von Verschuer, *Manuel d'eugénique et d'hérédité humaine* (1941), trad. G. Montandon Masson, Paris, 1943, p. 240 et 241.

¹⁸ J. Huxley, *op. cit.*, p. 74.

eugénisme scientifique et non raciste, etc.)¹⁹. Si, pour conclure ce bref panorama, on se tourne maintenant vers un manuel nazi d'eugénisme, celui d'Otmar von Verschuer (1941), on retrouve exact ment les mêmes thèmes et les mêmes propositions; formulés dans quasiment les mêmes termes et sur un ton qui n'est pas plus virulent (il est même plus mesuré que celui de Richet) [...] : « Dans l'État ethnique, national-socialiste, nous entendons par "peuple" ou "ethnie" une unité spirituelle et biologique. [...] L'essentiel, ce qu'il y a de constant et de durable dans le corps ethnique, n'est pas pour nous une somme d'individus, mais le patrimoine héréditaire qui, comme un fleuve, coule d'une génération à l'autre et représente, en chacun d'eux, une entité particulière reliée au tout par ses aptitudes parentales. Si l'on part de cette notion de « peuple », la politique démographique est celle de la protection du corps ethnique, par le maintien et l'amélioration du patrimoine sain, l'élimination de ses éléments morbides et la conservation du caractère racial propre au peuple, - en un mot par l'eugénique, c'est-à-dire par la culture du patrimoine héréditaire et l'hygiène raciale²⁰ ».

Grâce à ce principe du « corps ethnique » (ou « ethno-empire »), les Juifs pouvaient être écartés, sans qu'il soit besoin de les taxer d'infériorité génétique (dans les classifications raciales, courantes à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, les Juifs figuraient en effet parmi les races supérieures - voir ci-après) : « [...] Chaque élément importé dans un peuple amène une modification des prémisses biologiques conditionnant le caractère distinctif de ce peuple et de sa civilisation. Une modification de ces fondements bio-raciaux héréditaires a donc comme conséquence un changement du caractère ethnique et culturel - dont la conservation est le but de notre politique²¹ ». [...] L'idée de la race comme totalité dérive de la théorie de *l'hérédité ancestrale* de Galton ; c'est-à-dire une hérédité qui est raciale (une prégnance de la race) et pas seulement parentale (selon le mode mendélien). Quant au « fleuve du patrimoine héréditaire » qui traverse les générations, et qui est l'essence dont les individus sont les manifestations, c'est la reprise de la théorie du *plasma germinatif* de Weismann (qui sous-tend notre actuelle conception du génome, et qu'aujourd'hui certains sociobiologistes américains interprètent quasiment à la manière de Verschuer). En 1941, ce mélange de Galton et de Weismann était déjà un archaïsme scientifique. Il ne se comprend que par la volonté de justifier un antisémitisme que la génétique n'entraînait aucunement dès lors que, contrairement aux Noirs, aux Jaunes ou aux Tsiganes, les Juifs n'étaient pas considérés comme une race inférieure.

[...] Sur le plan pratique et dans sa propagande ordinaire, le nazisme ne s'est guère embarrassé de ces subtilités pour justifier l'antisémitisme: les Juifs ont été qualifiés de race inférieure, de race dégénérée, exactement comme Verschuer le disait des Tsiganes. Soit un retour à l'eugénisme classique, inhérent à la théorie de la sélection naturelle.

Je n'ai pas fait une recherche systématique je me suis contenté de citer les textes les plus connus. Il faudrait encore étudier les médecins et biologistes de moindre importance, dont les travaux scientifiques sont oubliés, mais dont le militantisme eugéniste a laissé des traces ; mesurer les rapports · entre leurs thèses et celles de quelques biologistes allemands de fâcheuse réputation. Il faudrait enfin analyser les multiples revues eugénistes : *Eugénique*; *Annales eugéniques*; *Biometrika* ; *The Eugenics Review*; *Annals of Eugenics*; *Eugenical News*; *Politisch-Anthropologische Revue*; *Archiv für Rassen und Gesellschaftsbiologie*; *Eugenik* ; *Volk und Rasse*; *Zeitschrift für Morphologie und Anthropologie*, *Erb - und Rassenhygiene* ; *Das Kommende Geschlecht*; *De Boletijn de Eugénica*; *Rassegna di Studi Sessuali e di Eugénica* ; *Slovanky Archiv pro Genetiku a Eugeniku* ; *Russky Evgenitcheskyy Journal*; etc. On trouve le nom de maints biologistes à leurs sommaires (elles font d'ailleurs parfois office de revues de génétique, et pas seulement d'eugénisme). Tous travaux qui restent à faire, mais ne peuvent guère que confirmer l'orientation indiquée par les textes précités. Je ne crois donc pas exagéré de dire que la biologie, et spécialement la génétique, de la première moitié du siècle était profondément imprégnée d'un souci eugéniste. [...]²².

¹⁹ Toutes ces « idées » sont de vieilles lunes qui reviennent périodiquement [...]. On pourrait en dire autant de l'éthique de la connaissance, remise à la mode par J. Monod en 1970, mais déjà envisagée et relativisée vingt ans auparavant par G. G. Simpson (dans *L'évolution et sa signification*, trad. A. Ungar-Levillain et F. Bourlière, Payot, Paris, 1951, p. 269 et suivantes). L'éthique évolutionniste, réapparue ces derniers temps, a connu toutes sortes d'avatars non seulement avec J. Huxley (qui voulait réconcilier la morale et l'évolution darwinienne que son grand-père, Thomas, avait déclarées incompatibles), mais aussi, à la fin du siècle dernier, avec H. Spencer et sa (morale évolutionniste). L'effet bénéfique de la diversité est une vieille rengaine chez les généticiens des populations, qui n'en ont pas moins toujours considéré que toutes les différences ne sont pas également dignes d'éloge et que, à quelques rares exceptions près (comme l'anémie falciforme), il vaut mieux se débarrasser des gènes responsables des maladies héréditaires (l'idée même d'invoquer la génétique pour défendre le droit à la différence en dit long sur le biologisme ambiant ; autant demander aux généticiens de définir la spécificité humaine, afin de déterminer qui doit bénéficier des droits de l'homme). Quant à l'eugénisme scientifique, on l'a déjà entendu chanté non seulement par les généticiens qui s'effrayaient de voir comment Hitler appliquait les idées eugénistes qu'ils avaient préconisées, mais aussi, au tout début du siècle, par K. Pearson (qui, vingt ans plus tard, sympathisera pourtant avec le nazisme). En effet, Pearson, par des études statistiques de familles, n'avait pas pu établir l'hérédité de l'alcoolisme; cela déplut aux eugénistes militants qui tenaient à ce que ce « vice » soit héréditaire, et amena une quasi-scission entre les eugénistes « scientifiques » (les biométriciens) et les eugénistes « politiques » plus soucieux de propagande et de morale publique. Précisons qu'il y a eu tout récemment une controverse à propos d'un supposé « gène de l'alcoolisme ». [...]

²⁰ O. von Verschuer, *op. cit.*, p. 114.

²¹ *Ibid.*, p. 124.

²² Les dates et chiffres qui suivent sont principalement tirés de l'étude de Jean Sutter : *L'Eugénique, problèmes, méthodes, résultats*, Cahier n° 11 de l'Institut national d'études démographiques, PUF, Paris, 1950.

2. LES LOIS

Les États-Unis furent les premiers à se doter d'une législation sur la stérilisation de divers malades et criminels²³. Tout d'abord, l'Indiana en 1907 (à cette date, Hitler voulait entrer à l'Académie des beaux-arts de Vienne pour y apprendre la peinture) ; l'État de Washington, le Connecticut et la Californie en 1909, etc. ; en 1950, trente-trois États possédaient de telles lois. En 1928, la Suisse et le Canada. En 1929, le Danemark. En 1934, la Norvège et l'Allemagne²⁴. En 1935, la Finlande et la Suède. En 1937, l'Estonie. Divers pays d'Amérique centrale en 1941. Le Japon en 1948 (c'est-à-dire, il faut le noter, après la guerre et alors que les atrocités nazies étaient connues).

En règle générale, l'Église condamnant l'eugénisme les pays latins ou à majorité catholique n'eurent pas de législation de ce genre (à l'exception de petits pays d'Amérique centrale qui étaient en fait des satellites des États-Unis). Les pays anglo-saxons ou protestants furent beaucoup plus touchés²⁵.

L'exception la plus remarquable est l'Angleterre; non que le militantisme eugéniste y fut moindre (bien au contraire, c'est là, et aux États-Unis, que Galton et ses successeurs furent les plus virulents), mais la tradition démocratique anglaise en triompha. Les parlementaires l'emportèrent sur les biologistes ; une leçon à méditer : les politiques ne sont pas inéluctablement condamnés à suivre les scientifiques dans leurs affirmations et dans leurs exigences.

En effet, ces législations ne sont pas apparues par génération spontanée. Les législateurs n'ont pas décidé tout d'un coup, par pure fantaisie, de promulguer des lois eugénistes. Il y a un grand silence sur, ce sujet, mais il est certain que l'impulsion fut donnée par des associations menées par des médecins et des biologistes²⁶. Ces associations, par la propagande et un « lobbying » intensif, firent pression sur les législateurs (la palme revient à l'American Eugenics Society qui publia un *Catéchisme eugéniste* et organisa des concours de sermons prêchant sa doctrine). Le soutien et la caution scientifique, que leur apportèrent les grands noms de la biologie et spécialement de la génétique, furent sans aucun doute déterminants.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, après les travaux de Pasteur sur les maladies contagieuses, ont été mises en place des politiques d'hygiène publique. Les lois eugénistes se sont greffées sur ce mouvement législatif. Comme les mesures hygiéniques pastoriennes (déclaration des maladies contagieuses, vaccination, quarantaine, etc.) visaient à empêcher la propagation des épidémies, les lois eugéniques étaient censées enrayer la propagation des maladies et des tares héréditaires (préoccupation irrationnelle, car on a vite su que les arguments en ce sens étaient scientifiquement très faibles, et que la santé publique n'avait pas grand-chose à craindre à ce sujet.) Ces lois ont sans doute ensuite bénéficié des mouvements favorables au contrôle des naissances ; à un contrôle quantitatif (le nombre d'enfants), s'est ajouté un contrôle qualitatif (eugénique). Enfin, elles ont plus ou moins parasité les politiques d'aide sociale (les allocations familiales sont des moyens de contrôle social de la fertilité de certaines classes).

Pour l'Allemagne, on ne dispose que de chiffres partiels, mais le nombre des personnes stérilisées, pour la seule période 1934-1939, s'élèverait, selon diverses estimations, à plusieurs centaines de milliers, hommes et femmes à égalité à ce qu'il semble²⁷.

Les chiffres sont plus précis pour d'autres pays. Aux États-unis, entre 1907 et la fin de 1948, 50 193

²³ En 1938, lors que les lois eugéniques allemandes existaient déjà, Haldane écrivait encore : « Pour ma part, je considère la stérilisation obligatoire comme un spécimen d'américanisme brutal comparable à la prohibition totale des boissons alcoolisées » (*op. cit.*, p. 40).

²⁴ Pour l'Allemagne, la loi a été votée le 14 juillet 1933, et est entrée en vigueur le 1er janvier 1934.

²⁵ L'eugénisme n'est certes pas une spécialité « anglo-saxonne et protestante » (ainsi, Carrel était un fervent catholique), mais son terrain a été la génétique moderne, et celle-ci s'est principalement développée dans les pays anglo-saxons. Les raisons en sont diverses. La parenté entre le darwinisme (la lutte pour la vie) et les principes de l'économie libérale anglo-saxonne (la concurrence) a été maintes fois soulignée. Un autre aspect, moins souvent remarqué, est la relation entre la notion de programme génétique et la théologie protestante. En effet, le programme génétique dérive d'une théorie embryologique qui postulait que les êtres vivants sont préformés dans le germe. *Programmé* signifie *pré-écrit*; ce n'est pas exactement *préformé*, mais c'en est très proche; la programmation est une préformation « digitalisée » (un ensemble d'instructions « écrites » commandant la formation et le fonctionnement de l'organisme, au lieu que celui-ci soit donné tout construit sous une forme réduite). Or la préformation fut inventée au XVII^e siècle en relation avec les thèses protestantes et jansénistes de la prédestination. La programmation génétique est une version biologique de la prédestination. Il n'était pas inévitable que l'eugénisme en découlât, mais un mélange de prédestination et de lutte pour la vie était nécessairement explosif ; et, de la réussite en affaires comme signe d'élection divine, certains sont un peu vite passés à l'infériorité génétique des classes pauvres.

²⁶ Les associations eugénistes furent aussi nombreuses que les revues, souvent publiées par leurs soins. En France, la Société française d'eugénique ; en Angleterre, The Eugenics Education Society (avec des « filiales » en Australie, Canada et Afrique du Sud) ; en Allemagne, Deutsche Gesellschaft für Rassenhygiene, Deutsche Erneuerungsgemeinde, Deutschbund ; aux États-unis, The Eugenics Research Association, The American eugenics Society, The Eugenics Record Office ; etc. En outre, il existait en divers pays des enseignements, voire des instituts, universitaires consacrés à la question. Le tout était centralisé par un Bureau international d'hérédité humaine (J. Sutter, *op. cit.*, p. 23-25).

²⁷ J. Sutter (*op. cit.*) parle de plusieurs centaines de milliers de personnes en se basant sur des archives fragmentaires provenant de divers tribunaux allemands (ce sont ces données partielles, considérées comme échantillons représentatifs, qui indiquent une égalité approximative du nombre d'hommes et de femmes stérilisés). Verschuer aurait évalué, en 1932 le nombre d'Allemands à stériliser à environ 300 000, dont 220 000 fous et faibles d'esprit. En 1934, J. Girard estimait, lui, que la loi allemande qui venait d'être votée était susceptible de toucher entre 300 000 et 400 000 personnes (*op. cit.*, p. 39 et 50).

personnes ont été stérilisées (20 308 hommes et 29 885 femmes), dont 19 042 pour la seule Californie (14 seulement en Idaho) ; soit une moyenne d'un peu plus de 100 par mois. En fait, la moyenne, faible au départ²⁸, s'est accrue au fur et à mesure que les différents États se dotaient d'une législation eugénique, si bien que, dans les années 30, on stérilisait beaucoup plus de 100 personnes par mois aux États-Unis (on en a encore stérilisé 2 322 en 1948, soit près de 200 par mois).

L'âge au moment de la stérilisation variait de 11 à 47 ans pour les hommes, et de 11 à 44 ans pour les femmes.

Entre 1929 et 1945, le Danemark a stérilisé 3608 personnes (1 035 hommes et 2 573 femmes). La Suède, de 1935 à 1945, 15 486 personnes (3378 hommes et 12 108 femmes).

Ces chiffres ne comprennent que les stérilisations répertoriées, ce sont donc des minima, auxquels il faudrait ajouter tout ce qui a pu échapper au recensement.

Le mode opératoire, souvent précisé par la loi, était la vasectomie (pour les hommes) ou la salpingectomie (pour les femmes), rarement la castration (cependant, au Danemark, en plus des stérilisations ci-dessus mentionnées, 400 hommes adultes « anormaux » ou criminels sexuels auraient été castrés, pour « seulement » 14 en Finlande et 2 en Norvège ; aux États-Unis, la castration était autorisée dans certains États et il y aurait eu quelques centaines de cas).

Les stérilisations étaient décidées par la justice, y compris dans l'Allemagne nazie qui mit en place des tribunaux spéciaux à cet effet. Leurs motifs varient assez peu dans les différents pays. Ce sont la délinquance et la criminalité²⁹, les maladies mentales, l'épilepsie, les malformations, l'alcoolisme, la syphilis, le mongolisme, le diabète, certaines formes de cécité et de surdité, etc., mais aussi des notions vagues comme la faiblesse généralisée et la lenteur d'esprit. Ce sont les faibles d'esprit qui furent le plus souvent stérilisés. À quelques exceptions près, il n'y a rien dans tout cela dont on puisse dire à coup sûr qu'il est héréditaire.

Outre les inévitables préjugés raciaux et moraux (Noirs, femmes légères, etc.)³⁰, il semble que, dans les démocraties, la justice se soit préoccupée de l'ordre social plus que de l'amélioration génétique de l'espèce humaine, et qu'elle ait ordonné la stérilisation des personnes qu'elle jugeait incapables d'élever des enfants. C'est le cas, par exemple, pour les jeunes filles faibles d'esprit dont les parents demandaient la stérilisation, moins en vue d'enrayer la propagation d'une supposée « arriération mentale héréditaire » que pour éviter une grossesse indésirable. L'aspect anticonceptionnel primait alors sur l'aspect eugénique (à une époque où l'avortement était interdit et où la contraception était rudimentaire, et parfois illégale - certains moralistes firent d'ailleurs valoir contre la stérilisation qu'elle était un encouragement au dévergondage sexuel, tout risque de grossesse étant écarté).

Cela explique pourquoi, sauf en Allemagne, les femmes ont été plus souvent stérilisées que les hommes (bien que l'opération soit plus difficile chez elles). Ce détournement social d'une stérilisation prétendument eugénique n'a cependant pas concerné que les femmes: les individus les plus pauvres furent également touchés. Haldane cit ainsi l'exemple d'un certain John Hill, ouvrier agricole qui ne parvenait pas à nourrir ses cinq enfants et qui avait volé des Jambons en 1922. Vu qu'il était incapable de subvenir aux besoins de sa famille, et que lui, sa femme et ses enfants furent jugés d'une intelligence inférieure à la moyenne, on lui donna le choix

²⁸ D'après H.-J. Marchand, il y avait eu, au 1^{er} juillet 1925, 6 244 stérilisations aux États-Unis, dont 151 castrations (*op. cit.*, p. 97).

²⁹ Tout ce qui touche au sexe semble avoir été particulièrement visé. Cela montre le caractère assez fantasmagorique (et puritain) des principes sous-tendant ces législations, car on ne voit pas pourquoi les délits sexuels relèveraient, plus que les autres, d'une tendance héréditaire (en fait, selon l'expression populaire, il s'agissait de punir les délinquants par où ils avaient péché). Voici quelques cas de stérilisation prévus par les lois américaines (J. Sutter, *op. cit.*, p. 123) : « perversités sexuelles qui peuvent devenir dangereux pour la société » (Idaho, Michigan), « tendances sexuelles criminelles habituelles » (Oregon, Utah, Virginie), « habitudes bestiales ou sexuellement perverses » (État de Washington), « sodomie » (Nord-Dakota, Oregon), « acte charnel ou viol sur une fillette de moins de dix ans » (Nevada, Californie). En matière de stérilisation des criminels (sexuels ou non), le Michigan et la Californie l'emportent haut la main puisque la loi y permettait la stérilisation des condamnés à la prison à vie (on ne voit pas très bien quelle descendance ces personnes pouvaient alors engendrer, à moins que les prisons de ces États aient été mixtes). La loi californienne préconisait, en plus, la stérilisation des récidivistes (H.-J. Marchand, *op. cit.*, p. 98). La loi allemande de juillet 1933 ne concernait pas les criminels, mais seulement les malades ceci afin que la stérilisation (décidée par un tribunal spécial sur l'avis de médecins) n'ait pas l'air d'une peine infamante mais d'une mesure médicale (J. Girard, *op. cit.*, p. 61). Par la suite, les délinquants allemands furent l'objet de mesures analogues. D'ailleurs, à la fin du siècle dernier, Ernst Haeckel (1834-1919), éminent représentant allemand du darwinisme, présentait déjà la peine de mort comme une mesure eugéniste: « La peine de mort, quand il s'agit d'un criminel, d'un scélérat incorrigible, est non seulement de droit, elle est un bienfait pour la partie la meilleure de la société; c'est pour elle un bienfait semblable à ce qu'est la destruction des mauvaises herbes dans un jardin cultivé. De même que c'est seulement en déracinant ces parasites que l'on peut donner aux plantes utiles l'air, la lumière et l'espace, ainsi, par l'impitoyable destruction de tous les criminels incorrigibles, non seulement on faciliterait à la partie saine de l'humanité sa lutte pour l'existence mais encore on userait d'un procédé très utile de sélection artificielle ; car on ôterait au rebut dégénéré de l'humanité la possibilité de transmettre ses funestes penchants » (*Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* (1868), trad. Ch. Létourneau, Reinwald, Paris, 1874, p. 155.)

³⁰ Voici comment, aux États-Unis, le juge Holden décrivait Chris McCauley, cambrioleur dont il ordonna la stérilisation : « Cet homme, gé de 38 ans environ, est subnormal du point de vue mental et a toutes les apparences et caractères de l'immoralité. Il a un peu de sang nègre dans les veines et son apparence est dégoutante et luxurieuse » (cité par J. B. S. Haldane, p. 49.) De manière générale, aux États-Unis, l'eugénisme eut souvent comme arrière-pensée un rejet non seulement des Noirs, mais aussi des nombreux immigrants de pays catholiques (Italie, Pologne, Irlande) à qui l'on reprochait une fécondité galopante menaçant de submerger l'aristocratie *yankee*, les WASP (White Anglo-Saxon Protestants).

entre la prison et la stérilisation (afin d'éviter un agrandissement de la famille) ; il choisit d'être stérilisé³¹.

Les usages sociaux, plutôt que biologiques, des lois eugénistes ne proviennent pas d'une mauvaise interprétation des Juges. Ceux-ci en respectaient l'esprit. Voici, par exemple, un projet de législation sur la stérilisation des personnes « socialement inaptes » ; il date de 1922 et est dû à Harry H. Laughlin, l'un des artisans de l'eugénisme américain avec Charles B. Davenport³². La liste des cas prévus est impressionnante et, du seul point de vue biologique, quelque peu délirante : « Est socialement inapte toute personne qui, par son propre effort, est incapable de façon chronique, par comparaison avec les personnes normales, de demeurer un membre utile de la vie sociale organisée dans l'État. [...] Les classes sociales d'inaptes sont les suivantes : 1° les débiles mentaux ; 2° les fous (y compris les psychopathes) ; 3° les criminels (y compris les délinquants et les dévoyés) ; 4° les épileptiques ; 5° les ivrognes (y compris les habitués de la drogue) ; 6° les malades (tuberculeux, syphilitiques, lépreux, et autres, atteints de maladies chroniques, infectieuses et légalement dépistables) ; 7° les aveugles (y compris ceux dont la vision est sérieusement affaiblie) ; 8° les sourds (y compris ceux dont l'ouïe est sérieusement affaiblie) ; 9° les difformes (y compris les estropiés) ; 10° les individus à charge (y compris les orphelins, les bons à rien, les gens sans domicile, les chemineaux et les indigents)³³ ».

Ce n'est qu'un projet, mais il indique l'esprit dans lequel on réalisait les stérilisations aux États-Unis ; c'est particulièrement clair à travers sa 10^e catégorie « d'inaptes ». En effet, il ne semble pas y avoir eu d'application systématique des lois eugéniques (celles-ci furent d'ailleurs attaquées pour anti-constitutionnalité dans plusieurs États). Outre l'usage anticonceptionnel précédemment évoqué, furent stérilisées les personnes les plus démunies qui entraient dans une des catégories prévues et qui, pour une raison ou une autre, tombaient entre les mains de la justice ou se trouvaient à la charge de la société (délits, vagabondage, perte du soutien de la famille, etc.) ; les classes supérieures y échappèrent. C'est-à-dire qu'on chercha à empêcher la multiplication des « cas sociaux », en accusant l'hérédité et en stérilisant les personnes « socialement inaptes ».

Sous couvert d'arguments biologiques, l'eugénisme a donc surtout servi à régler, de manière expéditive, des problèmes sociaux (ou à satisfaire les fantasmes de quelques racistes, puritains intransigeants, ou autres maniaques du même calibre)³⁴. Du moins dans les pays démocratiques, car on sait à quoi il a servi en Allemagne. Les nazis semblent bien les seuls à avoir jamais pris au sérieux les arguments biologiques des eugénistes. *μ*sen prétextèrent pour entreprendre, à leur manière, l'amélioration génétique de l'espèce humaine, en stérilisant les fous, les malades, les handicapés, les délinquants, etc., puis en les éliminant en même temps que les Juifs, les Tsiganes, les homosexuels, et autres supposés déviants³⁵.

3. Eugénisme et nazisme

Quelque gênant que ce soit, il faut bien reconnaître que la biologie du début du siècle a alimenté l'idéologie nazie. Et ce ne fut pas le fait de quelques individus pervertis, mais de biologistes et de médecins de tous bords philosophiques et politiques. Pour en douter, et invoquer Gobineau ou Nietzsche, à ce sujet, il faut n'avoir jamais lu les auteurs précités. Les contorsions intellectuelles en ce domaine n'y changeront rien. Par « contorsion intellectuelle », j'entends, par exemple, la thèse qui relie le racisme à une conception typologique et fixiste de l'espèce, tandis que la pensée évolutionniste darwinienne serait au contraire une pensée antiraciste, car elle insiste sur la continuité et la parenté entre les êtres vivants, au lieu de souligner leurs différences³⁶.

³¹ J.B.S. Haldane, *op. cit.*, p. 48.

³² Les travaux scientifiques d'Harry Hamilton Laughlin sont négligeables, seul son engagement eugéniste a préservé son nom de l'oubli. Son maître, Charles Benedict Davenport (1866-1944), est un généticien plus renommé ; il n'en fut pas moins l'un des pionniers de l'eugénisme aux États-Unis, créant en 1910, puis dirigeant, l'Eugenics Record Office. Il écrivit, entre autres, *Heredity in Relation to Eugenics*, New-York, 1911.

³³ Rapport du laboratoire psychopathique du tribunal municipal de Chicago, 1922 ; cité par Haldane, p. 2 et 3.

³⁴ On dit (mais je ne possède pas de référence précise sur la question) que H. H. Laughlin, auteur du projet précité, était épileptique et qu'il mourut fou (selon les principes qu'il a développés, il était donc lui-même passible de stérilisation). En 1936, il fut fait docteur *honoris causa* par l'université de Heidelberg, et Hitler, paraît-il, le décora en reconnaissance de ses travaux, qui inspirèrent les lois allemandes en ce domaine.

³⁵ L'élimination physique systématique des malades mentaux, mongoliens, handicapés, etc., fut entreprise en 1939 (par gazage, injection intracardiaque de phénol, ou autres méthodes). Contrairement à celle des Juifs (qui fut systématisée en 1942), elle ne fut pas tenue secrète et se fit n'Allemagne même. Elle dut d'ailleurs s'interrompre fin 1941 à la suite des protestations des Églises catholique et luthérienne, mais reprit en 1943. Au tribunal de Nuremberg, il ne semble pas que les malades et handicapés exterminés aient été considérés comme une catégorie particulière de victimes (pas plus que les homosexuels), notamment dans la définition du crime contre l'humanité (« persécutions pour des motifs *politiques, raciaux ou religieux* ») ; ils ont manifestement été plus ou moins assimilés aux victimes civiles de la guerre. Leur extermination fut en général rangée sous la rubrique « euthanasie » (du grec *euthanasia*, qui signifie *mort douce*). Je ne discuterai pas ici l'opportunité de qualifier la chambre à gaz, ou l'injection intracardiaque de phénol, de mort douce quand il s'agit de malades et de handicapés, mais je crois nécessaire de souligner le glissement sémantique qui a fait appeler *euthanasie* une mesure dont l'inspiration était *eugéniste* (il ne s'agissait pas de mettre fin aux intolérables souffrances de malades condamnés à court terme, mais d'éliminer de la société des éléments jugés indésirables, exactement comme pour les Juifs et les Tsiganes, dont personne ne songerait à dire qu'ils furent euthanasiés).

³⁶ L'association entre racisme et typologisme est faite, par exemple, par J. Ruffié et J.-C. Sournia dans *Les Epidémies dans l'histoire de l'homme*, Flammarion, Paris, 1984, p. 21 et 22. Certaines thèses de E. Mayr et A. Jacquard s'apparentent également à cette idée.

L'intention est noble et respectable, mais la thèse pêche par simplisme.

Il y a racisme et racisme. Le raciste qui met les Noirs dans les champs de coton n'est pas le même que celui qui met les Juifs dans les chambres à gaz. Le premier se réfère (peut-être) à une conception typologique de l'espèce : la race noire serait d'une autre nature que la blanche; race inférieure mais néanmoins utile, on ne l'extermine pas, on l'exploite dans les plantations. Ce racisme est peut-être typologique, mais il n'entraîne pas l'eugénisme. Le raciste qui envoie les Juifs dans les chambres à gaz ne prétend pas, lui, qu'ils appartiennent à une espèce typologiquement différente de la sienne³⁷ mais, bien au contraire, qu'ils appartiennent à la même espèce et qu'ils en sont les éléments inférieurs, un fardeau génétique qu'il convient d'éliminer pour assurer l'élévation de l'homme vers le surhomme. Ici le racisme entraîne un eugénisme censé prolonger l'évolution des espèces, et il s'inspire directement de la théorie darwinienne.

La spécificité de l'antisémitisme nazi tient, outre le caractère massif de l'extermination, à ce qu'il a été greffé sur des principes inspirés de la génétique (la terminologie nazie est d'ailleurs calquée sur celle de la génétique). Le racisme nazi s'est voulu « scientifique », non seulement dans la mise en œuvre de l'extermination, mais aussi dans la théorie justifiant cette extermination. Plus que l'antisémitisme en soi (connu dès l'Antiquité, et courant dans la *Mitteleuropa* du début du siècle), c'est cette prétention « scientifique », ce biologisme, qui caractérise le nazisme. Il vise tout ce qui ne correspond pas à une norme (biologique, psychologique, intellectuelle, sociale, voire esthétique), et il vient tout droit de la biologie de l'époque qui, en promouvant l'eugénisme et en en faisant une question de santé publique, a confondu la politique avec la gestion d'un troupeau. Hitler n'a rien inventé en ce domaine, il s'est contenté de mener à leur terme et de mettre en œuvre les préceptes des généticiens : « La reconnaissance par le chef politique de ces données scientifiques et l'emploi qu'il en fait est une circonstance capitale dans la vie d'un peuple. L'histoire de notre science est liée de la façon la plus intime à l'histoire allemande la plus récente. Le chef de l'ethno-empire allemand est le premier homme d'État qui ait fait des données de la biologie héréditaire et de l'eugénisme un principe directeur de la conduite de l'État³⁸ ».

Comme les Juifs furent les principales victimes du nazisme, on a pris l'habitude d'associer nazisme et antisémitisme au point de quasiment les confondre, et d'absoudre de tout péché (du moins de tout péché capital) les doctrines qui ne furent pas antisémites. Il n'est pourtant pas abusif de considérer que, par exemple, la préface de Cl. Royer à *L'origine des espèces* de Darwin, *La Sélection humaine* de Ch. Richet, certaines parties de *Hors de la nuit* de H. Müller, sont des textes nazis. Ils sont nazis parce qu'ils présentent un programme politique qui est celui du nazisme : une idéologie anti-démocratique, une sorte de socialisme inversé où l'individu est asservi à la société, et surtout une doctrine attribuant au pouvoir politique le contrôle « scientifique », ou prétendu tel, de la société et de son évolution par le contrôle de la biologie des individus. C'est cette conception biologique de la société qui distingue le nazisme du simple fascisme. Or ces textes de Royer, Richet et Müller ne sont pas explicitement antisémites. Le seul qui insiste véritablement sur la question raciale est celui de Richet, et les races désignées comme inférieures sont les Jaunes et les Noirs (les peuples colonisés). La race des seigneurs est la race blanche, européenne ou américaine, et les Juifs n'en sont pas exclus.

Dans son obsession de l'évolution et du progrès, la fin du XIX^e siècle classait les races humaines. En général, le bas de l'échelle était occupé par les autochtones australiens, puis venaient les Noirs africains, les Dravidiens, les Mongols et enfin les Blancs (dont les Sémites). La distinction entre races reposait sur des critères physiques évidents (couleur de peau, morphologie, etc.) et sur une assez forte discontinuité entre elles (du fait de localisations géographiques différentes, et d'un métissage moins important que celui d'aujourd'hui). Leur classification était établie selon le degré de civilisation des peuples concernés (avec une priorité accordée au développement technique), degré de civilisation que le biologisme triomphant attribuait à des facteurs génétiques. Parfois, il y avait une classification des Blancs entre eux. Les Sémites avaient alors la deuxième place, après les Indo-Européens, mais avant d'autres supposées « races » blanches quelque peu imaginaires et variables selon les auteurs (Caucasiens, Basques, etc.). Ici, les critères physiques de distinction des « races » sont moins évidents (la continuité entre elles, est quasiment parfaite) ; et leur classification fait manifestement appel au niveau culturel, à la réussite sociale, etc., avec une correction d'ordre esthétique (le grand blond passe avant le petit brun)³⁹. Dans ces classifications raciales et racistes, les Juifs, différenciés ou non des autres

³⁷ Le nazi qui le prétend, comme Verschuier dans son traité d'eugénisme, se borne à interdire les mariages « interraciaux ».

³⁸ O. von Verschuer, *op. cit.*, p. 5.

³⁹ La supériorité des Aryens et des Juifs sur les autres races - même blanches - semble avoir été une idée assez répandue. Ainsi, on la trouve chez F. Engels qui l'attribue à une alimentation riche en lait et en viande, favorisant le développement des enfants (F. Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884), trad. J. Stern, Éditions Sociales, Paris, 1972, p. 35). La plupart des auteurs se réfèrent cependant à une supériorité d'origine génétique. En 1895, A. Ploetz, initiateur de la propagande eugéniste allemande, mettait en tête de sa classification humaine les Aryens occidentaux et les Juifs, auxquels il attribuait une origine aryenne (bien des Juifs allemands sont blonds) (L. Poliakov, *Le Mythe aryen*, Pocket, Paris, 1994, p. 384). Pour Haeckel il y avait 12 espèces et 36 races humaines. La première race (la plus primitive) était celle des Négritos des Philippines; venaient ensuite les Néo-Guinéens, Hottentots, Cafres-Zoulous, Polynésiens, etc. La 33^e race regroupait les Caucasiens ; la 34^e, les Basques ; la 35^e, les Sémites ; la 36^e, la plus évoluée, les Indos-Germains. Ces quatre races formaient la 12^e et dernière espèce humaine, l'homme blanc ou *Homo mediterraneus*. La

« races » blanches, occupaient donc une assez bonne position (2^{ème} sur 36 chez Haeckel).

A côté de cela, il existe une tradition antisémite qu'on ne peut expressément qualifier de nazie, car elle n'a pas de projet politique explicite (et elle existait bien avant le nazisme proprement dit). Le biologisme et l'antisémitisme se sont rencontrés dans le mythe aryen (dont l'origine linguistique plus que raciale, remonte au tout début du XIX^e siècle). S'il en fut ainsi, c'est sans doute parce qu'il y avait une affinité entre eux ; mais les deux discours n'en sont pas moins distincts (dès la fin du XIX^e siècle, la thèse raciale aryenne a été déclarée non scientifique par divers biologistes, notamment Thomas Huxley, sans que cela ait eu la moindre incidence sur leur soutien à l'eugénisme). D'ailleurs, si la rencontre de ces deux idéologies fut précoce⁴⁰, elle n'est pas très claire. La bonne position des Sémites dans la classification raciale (voire leur indifférenciation au sein d'une seule race blanche) ne facilitait pas les choses (nous avons vu comment Verschuer justifiait l'interdiction des mariages « interracialisés »). Mais, comme le darwinisme est une doctrine très ambiguë qui permet à peu près toutes les interprétations, un biais fut vite trouvé. On invoqua l'absence de sélection naturelle (les Juifs ont prospéré de ce fait, et non en raison d'une supériorité biologique dans la lutte pour la vie; d'où l'apologie de la force brute). Et on fit appel à une métaphore biologique le parasitisme (les Juifs ont proliféré comme le font les parasites, aux dépens d'espèces nobles qu'il convient donc de protéger par une législation antisémite)⁴¹.

L'antisémitisme est devenu nazi quand, de la sorte, il a été étayé par des arguments empruntés à la génétique et au darwinisme (et non par des rancœurs socio-économiques, des absurdités sur le peuple déicide, et autres fables du même tonneau). Cette distinction entre un antisémitisme nazi et un antisémitisme non nazi peut paraître sophistiquée car, dans les faits, l'antisémitisme « en général » s'est simplement procuré un fondement pseudo-scientifique dans la génétique. Il a détourné à son profit les thèses eugénistes, au point de complètement les recouvrir. Cela n'empêche pas que, d'un point de vue théorique, l'essence du nazisme reste le biologisme ; que ce biologisme soit dirigé, dans une perspective raciste, contre les Juifs, les Tsiganes, les Noirs, etc., ou, dans une perspective non raciste, contre les malades, les simples d'esprit, les fous, les handicapés et tous les déviants.

Or, si la composante antisémite du nazisme a été étudiée, l'origine du biologisme a été occultée, ses conséquences également. Chacun sait qu'un peu plus de cinq millions de Juifs furent exterminés, mais qui sait combien de malades, de fous, de handicapés et d'anormaux divers furent gazés ? Combien furent l'objet d'expériences « médicales », combien furent volontairement condamnés à mourir de faim dans des « asiles » ? Que sont devenus pendant la guerre les quelques centaines de milliers d'Allemands que les diverses estimations disent avoir été stérilisés entre 1934 et 1939⁴² ?

Les quelques aperçus précédents expliquent les raisons de ce silence : un très grand nombre de scientifiques, spécialement les généticiens anglo-saxons ou allemands (et des plus éminents), ont soutenu ce biologisme. Ils l'ont banalisé en le présentant sous un aspect anodin et s'en sont fait les propagandistes. Sous le prétexte fallacieux de la santé publique (depuis Pasteur, les biologistes adorent se mettre en scène dans les rôles de grands philanthropes), ils l'ont fait passer dans les lois ; et cela, alors qu'ils savaient très bien que ces lois ne pouvaient avoir aucune incidence sur la situation génétique de la population, à moins d'être appliquées à une échelle incompatible avec la démocratie. Bref, ils se sont appliqués à faire du biologisme une idéologie⁴³ extrêmement - répandue, que le nazisme n'a eu qu'à systématiser et à mettre en œuvre. [...]

Reste à comprendre pourquoi et comment l'eugénisme a envahi la biologie, et comment il en a ensuite disparu au point qu'un voile épais recouvre maintenant tout cet épisode peu glorieux de l'histoire des sciences.

II L'AMNÉSIE

Dans le précédent chapitre, nous avons vu comment bien la biologie, et spécialement la génétique, a été impliquée dans le développement de l'eugénisme durant la période 1860-1945. Contrairement à ce que de bons esprits prétendent aujourd'hui, il ne s'agissait pas d'un accident dû à quelques idéologues pervertis, mais d'un

furie évolutionniste et classificatrice de Haeckel n'ayant pas de limites, les races étaient elles-mêmes divisées en sous-races hiérarchisées. Les Juifs et les Maures étaient les plus évolués des Sémites, devant les Arabes, les Berbères, les Touaregs, etc. Le sommet des Indos-Germains, et donc de toute l'humanité, appartenait aux Hauts-Allemands et aux Anglo-saxons, suivis de près par les Baltes et les Scandinaves; ce qui n'étonnera personne (du moins, pas ceux qui sont habitués à l'anthropologie darwinienne de l'époque). Notre vanité dot-elle en souffrir, les Gaulois venaient, à égalité avec les Romains, très loin derrière, après les Néerlandais, les Serbes, les Polonais, et même les Vieux-Bretons. On a tendance à sourire de ces classifications absurdes, mais on doit bien constater que les peuples placés par Haeckel au sommet de sa classification en 1868 (Scandinaves, Baltes, Allemands et Anglo-Saxons) sont justement ceux qui, cinquante ans plus tard, se doteront de législations eugénistes (E. Haeckel *op. cit.*, p. 600, 618 et 619).

⁴⁰ D'après L. Poliakov (*op. cit.*, p.383), l'une des premières manifestations de l'annexion du darwinisme au mythe aryen a été le livre d'O. Beta, *Darwin, Deutschland und die Juden, oder der Juda-Jesuitismus*, Berlin, 1876.

⁴¹ Voir ci-dessus la citation de Vacher de Lapouge, p. 11.

⁴² Pour ce qui concerne les Américains stérilisés à cette époque, on s'attendait à ce que certains vivent encore mais ils ne sont pas recensés, sans doute de peur qu'ils ne se regroupent et réclament des dommages et intérêts au gouvernement.

⁴³ J'appelle « idéologie » une mauvaise philosophie, quelques méchantes idées mal articulées, mais suffisamment simplistes pour être saisies - et suffisamment démagogiques pour être approuvées par le plus grand nombre, et se trouver par cela même, cautionnées dans les usages sociaux qui en sont faits.

phénomène très général. Comment l'expliquer, et comment expliquer l'amnésie collective sur ce sujet ? [...]

Surtout, et c'est ce qui les caractérise le mieux, tous les eugénistes sont scientifiques, et tous invoquent le progrès. L'eugénisme est pour eux le moyen de progresser sur le plan biologique comme on progresse en d'autres domaines (technique, industriel, scientifique, médical, etc.), le moyen d'améliorer l'espèce humaine en remplaçant le Jeu aveugle de l'évolution des espèces par une action consciente et maîtrisée (la « viriculture » chère à Galton). À droite, l'eugénisme permet à l'homme de prendre en main son destin biologique pour réaliser un idéal racial. À gauche, cette maîtrise du destin biologique s'articule avec le marxisme par lequel l'homme maîtrise son évolution sociale. Au centre, on se contente d'invoquer la science, la santé publique et la philanthropie. Soit, dans tous les cas, une volonté technicienne de domination totale sur le monde, y compris sur la biologie des individus.

Cette volonté technicienne et philanthropique s'accompagne d'une préoccupation économique, parfois avouée⁴⁴. Les maladies héréditaires, ou supposées telles, sont incurables. Les malades ne sont pas productifs, et ils coûtent cher à la collectivité qui doit les prendre en charge. Lorsqu'ils ont des enfants, non seulement ceux-ci sont susceptibles d'être malades à leur tour, mais la situation précaire de leurs parents les transforme de toute manière en autant de « cas sociaux », à charge également de la collectivité. À la volonté technicienne de domination du monde, correspond un certain ordre économique et social fondé sur une rentabilité qui ne tolère pas les écarts et les déviations ; un ordre économique et social qui réclame un ordre biologique (qu'il peut ensuite présenter comme son fondement naturel).

Enfin, à la philanthropie, à la technique et à l'économie, s'ajoute sans doute l'obsession maniaque d'enlever de la société tout ce qui fait tache, la haine du désordre de la vie et de sa matérialité un peu crasse, un hygiénisme fanatique et un puritanisme de la forme parfaite, le culte du corps sans défaut, par ascétisme plus que par érotisme, la philosophie de *l'aérobic* et du *body-building* plutôt que le libertinage⁴⁵.

Après la guerre, en raison de son association aux atrocités nazies, le discours eugéniste s'est raréfié. Il n'a pas disparu immédiatement, mais il a alors pris soin de préciser qu'il n'était pas raciste et ne visait que les tares biologiques (ou supposées telles). C'est-à-dire qu'il prétendait demeurer acceptable parce qu'il ne se référait pas explicitement à une idéologie et se voulait purement scientifique⁴⁶. [...]

Pour parler clair, il vaudrait mieux dire que les biologistes qui avaient soutenu l'eugénisme n'ont pas pu « retourner leur veste » d'un seul coup après la guerre. Ils ont continué un certain temps à tenir le même discours, en l'atténuant progressivement et en se lavant les mains de ses applications nazies; celles-ci n'étaient qu'idéologie perverse, tandis que leur eugénisme à eux était de la science pure et dure. Cette stratégie fut payante, nous allons le voir.

1 Eugénisme et génétique des populations

Dans la première moitié du siècle, l'eugénisme a donc eu quelques motivations idéologiques et sociopolitiques générales (et quelques causes particulières, variables selon les pays: immigration, crise économique, etc.). Mais celles-ci ne sont peut-être pas les plus importantes ou, du moins, elles ne sont pas premières. En effet, tant pour sa mise en place que pour son déclin, les causes initiales de l'eugénisme appartiennent à l'histoire des sciences, et, du fait de leur caractère un peu technique, elles échappent aux spécialistes de l'histoire sociale et politique. Entendons-nous bien : la génétique et le darwinisme !e sont pas seuls responsables de toutes les aberrations « politico-socio-biologiques » de la première moitié du siècle, mais ils leur ont fourni une caution

⁴⁴ Ainsi Leonard Darwin, descendant de Charles, écrivait en 1922 : « Le pouvoir politique devra se rendre compte du fardeau énorme qu'occasionnent les dégénérés à la nation. Les sommes dépensées pour la législation, la justice, la police, dépassent 48 000 000 livres par an. Et ce n'est pas la charge totale. Le vaurien ne paie pas son loyer. [...] Si la communauté avait moins à payer pour les dégénérés de tous genres, les hommes sains auraient moins à payer. [...] Chaque augmentation des impôts est un pas vers la dégénération de la race » (« L'eugénisme pratique », in E. Apert et al., *Eugénisme et sélection*, Alcan, Paris, 1922, p. 196-198).

⁴⁵ Aux États-Unis, c'est la Californie qui mit en œuvre l'eugénisme de la manière la plus active (presque la moitié des stérilisations à elle seule). Aujourd'hui, même si elle a abandonné cette méthode peu efficace pour les produire, elle a gardé une certaine prédilection pour les « créatures de rêve », mâles et femelles, en général blondes et bronzées dont elle exporte les images dans le monde entier. En cette matière, le *body-building* et la chirurgie esthétique ont triomphé de la génétique (la revanche de l'acquis sur l'inné). Plus dramatiquement en 1944 les nazis envisagèrent d'éliminer physiquement ceux des délinquants de droit commun qui étaient laids, quelle que soit la nature de leur délit, la laideur étant considérée comme une marque d'inhumanité (R. Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, trad. M.-F. de Paloméra et A. Charpentier, Fayard, Paris, 1988, p. 864).

⁴⁶ H. Müller milita pour l'eugénisme jusque dans les années 60. L'étude de J. Sutter (1950), dont nous avons tiré les renseignements sur les législations et le nombre de stérilisations, est favorable à l'eugénisme. Le Japon s'est doté d'une législation eugéniste en 1948. Cette même année, on stérilisa encore 2 322 personnes aux États-Unis. Toujours en 1948, un grand biologiste français, E. Guyénot, écrivait dans un manuel universitaire : « Les efforts de l'eugénisme ont été raillés par ceux des pseudo-savants qui prennent leurs illusions pour des réalités. La vérité est qu'il est scandaleux, alors que les lois de l'hérédité permettent d'améliorer les races de bœufs, de chevaux ou de cochons, que seule l'humanité continue de se reproduire au hasard comme elle le faisait à l'âge des cavernes. Situation d'autant plus grave que les progrès de la médecine, de la chirurgie, des conditions sociales tendent à conserver et à mettre en état de procréer les déchets humains que la sélection naturelle aurait jadis éliminés. Les dégénérés sont légion; les hospices d'aliénés manquent de place ; la léthalité stérilise les familles. Les États qui n'auront pas su comprendre à temps paieront cher leur imprévoyance » (*L'Hérédité*, 4^e éd., Doin, Paris, 1948, p. 625). Voir aussi : J. Huxley, *La Génétique soviétique et la science mondiale* (1949), trad. J. Castier, Stock, Paris, 1950, p. 208 ; J. Rostand, *Peut-on modifier l'homme ?* Gallimard, Paris, 1956.

pseudo-scientifique et les ont encouragées, le plus souvent sciemment, dans leurs dérives eugénistes et racistes. Pour le comprendre, il faut connaître le « fonctionnement » réel de la génétique (et pas simplement la moulinette du hasard et de la nécessité).

La génétique pose que les caractères héréditaires sont distincts les uns des autres et qu'ils sont « portés » par des entités, les gènes, qui se transmettent des parents aux enfants. À partir de là, deux approches sont possible : la génétique physiologique et la génétique des populations.

La génétique physiologique étudie la nature des gènes, la manière dont ils sont « fabriqués », transmis à la descendance, et exprimés dans cette descendance en tel ou tel caractère anatomique, physiologique ou biochimique. La génétique physiologique travaille donc au niveau individuel ou, tout au plus, sur une seule lignée dont elle étudie les générations successives.

La génétique des populations, elle, considère que les croisements entre individus permettent d'assimiler une population donnée à un ensemble de gènes. Elle étudie alors, par des méthodes statistiques, comment évolue la proportion des différents gènes au sein de cette population, selon qu'ils avantagent plus ou moins les individus qui les portent. Cette référence à l'avantage que confère tel ou tel gène étant le plus souvent ramenée à un simple coefficient mathématique, la génétique des populations ignore quasiment l'individu en tant que tel ; elle ne se préoccupe guère que de la collection de gènes que constitue la population.

En outre, elle postule que l'évolution des espèces résulte d'une transformation de cette collection, qui voit sa composition en tels et tels gènes se modifier au profit ou au détriment de tels et tels autres. De la sorte, elle relie la théorie de l'évolution à la génétique, et s'attribue un rôle clé dans toute la biologie.

Génétique physiologique, génétique des populations et théorie de l'évolution forment ainsi une sorte de ménage à trois où les relations sont particulièrement tumultueuses, et très éclairantes pour la question qui nous intéresse ici.

Au début du siècle, on ne connaissait pratiquement rien de la nature du gène. Grâce à quelques indices, on savait que l'hérédité était portée par les chromosomes, mais c'est à peu près tout. Le gène était encore une entité purement théorique. Par conséquent, la génétique physiologique était réduite à la portion congrue. En revanche, la génétique des populations était une discipline de pointe. Grâce aux méthodes statistiques héritées de la biométrie de Galton grâce aux lois de Mendel, de Hardy-Weinberg et à quelques autres principes, elle pouvait étudier la composition génétique des populations - et l'évolution de cette composition - sans connaître la nature physique du gène. La génétique physiologique elle-même lui empruntait ses méthodes pour établir les cartes chromosomiques.

Pendant une période qui dura jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la génétique des populations domina l'ensemble de la génétique. Le substrat chimique de l'hérédité n'était certes pas négligeable, il faisait l'objet de nombreuses recherches, mais il était encore problématique. Le gène n'était saisi que par la manière dont tel ou tel caractère phénotypique (souvent pathologique) se transmettait au fil des générations, se propageait, ou se raréfiait. Les conceptions génétiques établies (et bardées d'un arsenal mathématique statistique) tournaient autour de deux axes : la manière dont les gènes, bons et mauvais, étaient représentés au sein de la population, et la manière dont jouait ou ne jouait pas la sélection naturelle. Prévalait donc un discours portant sur la situation génétique des populations, notamment de la population humaine. C'est cette domination de l'aspect populationnel qui engendra la préoccupation eugéniste caractérisant la biologie de l'époque.

Pendant toute cette période, la génétique des populations fut également le principal soutien de la théorie néo-darwinienne de l'évolution. [...]

En bref, l'eugénisme ne reposait sur aucune base scientifique sérieuse, mais il était lié à l'idée d'une dégénérescence-faute-de-sélection-naturelle, face négative d'une évolution-progrès-grâce-à-la-sélection-naturelle. Tous les efforts pour valider, par des études statistiques, l'explication de l'évolution par la sélection naturelle, avaient nécessairement une contrepartie voulant que l'absence de sélection entraînant la dégénérescence. Comme celle-ci était alors un poncif idéologique et que, contrairement au « progrès biologique », elle s'illustre facilement en employant des exemples tirés de la société humaine, les généticiens mirent fortement l'accent sur elle et optèrent pour un biologisme forcené ramenant tout à l'hérédité. La dégénérescence-faute-de-sélection-naturelle devint ainsi sinon la preuve, du moins un argument fort et tangible en faveur de l'explication weismanno-darwinienne de l'hérédité et de l'évolution. Le gros bon sens en concluait que l'eugénisme, substitut de la sélection naturelle, remettait l'évolution humaine sur la voie du progrès. À quelques exceptions près (Haldane principalement, car les néo-lamarckiens étaient déconsidérés, et les autres, sans doute intimidés par l'aplomb des *mandarins de la génétique* précités, se sont tus quand ils n'approuvaient pas), les biologistes se sont bien gardés de détromper le gros bon sens.